[illegible]

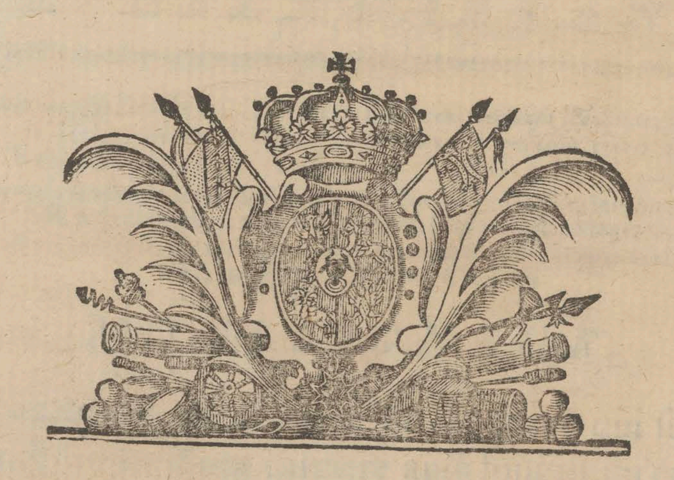
[illegible]


V
B J
C

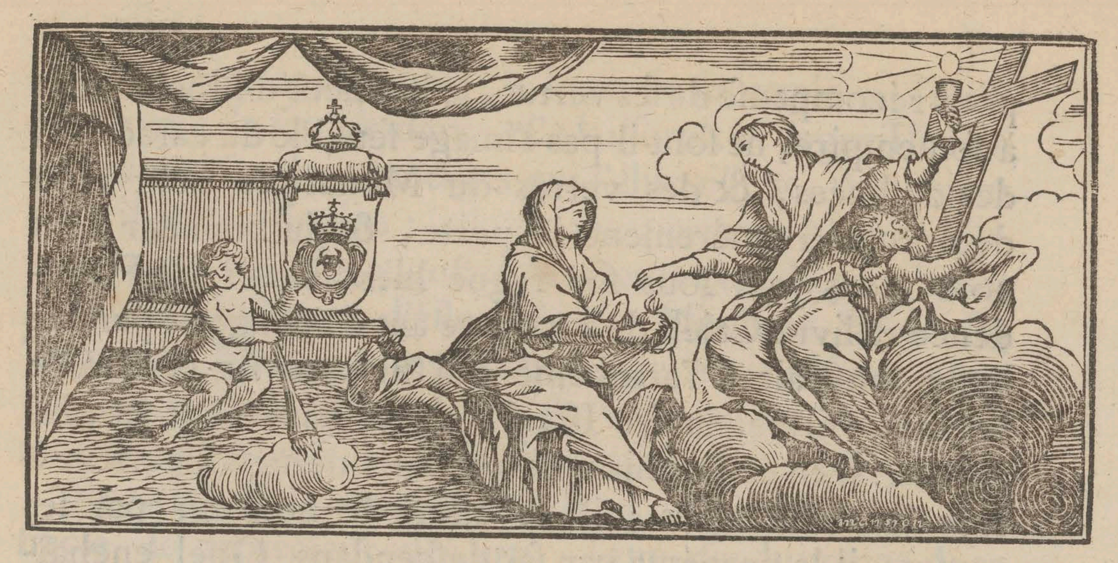
ORAISON FUNEBRE
DE
STANISLAS I.
ROI DE POLOGNE, DUC DE LORRAINE ET DE BAR, &c. &c. &c.

Prononcée dans l'Eglise du Collége, pendant le Service solemnel que les JUGES-CONSULS *de Lorraine & Barrois, & le Corps des Marchands de Nancy y ont fait célébrer le 15 may 1766. en présence de son Eminence Monseigneur le Cardinal de* CHOISEUL, *Archevêque de Besançon, Prince d'Empire, Primat de l'Insigne Eglise Primatiale de Lorraine; Conseiller-Prélat en la Cour Souveraine de Lorraine & Barrois, &c.*

Par M. COSTER, Docteur en Théologie, Curé de Remiremont.



A NANCY,
Chez la Veuve & CLAUDE LESEURE, Imprimeur ordinaire du Roi.



ORAISON FUNEBRE
DE
STANISLAS,
LE BIENFAISANT.

Dedit Dominus ipsi fortitudinem, & usque in senectutem permansit illi virtus, ut ascenderet in excelsum terræ locum : & semen ipsius obtinuit hereditatem, ut viderent omnes quia bonum est obsequi sancto Deo. Eccl. 46.

Le Seigneur l'a revêtu de force & de courage, dans la vieillesse même on ne le vit point se démentir : aussi le destinoit-il au rang le plus élevé. Il assûra à sa postérité un riche héritage pour apprendre à tous qu'il est avantageux de se soumettre à ses volontés saintes.
Au Livre de l'Ecclesiastique. Chap. 46.

MONSEIGNEUR, *Son Eminence le Cardinal de Choiseul.*

CE caractere de courage & de force qui surmonte tous les obstacles d'une carriere aussi longue qu'épineuse, cette grandeur de destinée que Dieu prépare à Caleb

A

pour récompenſe de ſes vertus, le bonheur d'Iſrael ſoumis à ſon empire, ne ſont-il pas l'image ſenſible du caractere, des deſtinées, & des vertus du Monarque dont nous déplorons ſi amérement la perte, & du bonheur dont nous avons joui ſous ſon regne bienfaiſant? La Providence délivra Caleb de quarante ans de dangers: par elle il fut ſouſtrait à l'anathême qui fit périr ſix cent mille hommes: il regna ſur Iſrael juſques dans l'âge le plus avancé: il en fit l'admiration par ſon courage ſupérieur à tous les événemens; il en aſſura le bonheur par ſes vertus; il le perpétua par ſes deſcendans. Quel enchaînement de faveurs! & quelle en étoit donc la cauſe? L'Auteur ſacré nous l'apprend. Caleb dans tout le cours de ſa vie s'étoit ſoumis aux volontés du Dieu ſaint; il falloit montrer à Iſrael combien cette ſoumiſſion eſt avantageuſe: *ut viderent omnes quia bonum eſt obſequi ſancto Deo.*

Ces paroles enſeignent encore quels ſont les Princes dignes des éloges de la religion; il n'appartient qu'à ſes Héros d'être loués par elle. Non Meſſieurs, ſi très-haut, très-puiſſant & excellent Prince STANISLAS I. Roi de Pologne, Duc de Lorraine & de Bar, n'eut joint aux vertus & aux talens qui caractériſent le grand homme, l'exercice des vertus qui forment le Héros chrétien; ſi ſa conſtance & ſa fermeté n'euſſent pris leur ſource dans ſa ſoumiſſion entiere aux volontés de Dieu; non, la religion ne lui accorderoit pas ſes éloges avec tant de complaiſance. Quels que fuſſent l'éclat de ſa naiſſance,

la ſupériorité de ſon rang, le bruit de ſes exploits, l'étendue même de ſes bienfaits; elle laiſſeroit à l'orgueil le ſoin de préconiſer des avantages qui l'éblouiſſent, des vertus dont il eſt le principe; elle ne me permettroit pas d'interrompre ſes plus auguſtes Myſteres par de prophanes louanges, indignes d'elle, de ſes Miniſtres & de ſes Temples. Mais, ô mon Dieu, je me préſente avec confiance dans cette chaire de vérité; j'y viens, en face de vos Autels, louer le plus ſoumis de vos adorateurs.

STANISLAS le modele des Rois, la lumiere de ſon ſiecle, le protecteur des arts, l'ami des hommes dont il fut les délices, ne ceſſa jamais d'être l'ami, le protecteur, la lumiere de la religion : mettons-le donc dans la liſte des Princes que la Providence honore de ſes éloges & qui font l'éloge de la Providence. Admirons la profondeur des vues de la Providence ſur STANISLAS; louons STANISLAS qui a ſecondé ces vues. Il fut l'homme de la Providence, & il mérita de l'être; tel eſt le plan du diſcours que je conſacre à ſa mémoire.

Que ne puis-je, Meſſieurs, rendre mes ſentimens comme je les éprouve! Que ne puis-je exprimer toute l'énergie des vôtres! Helas! le deuil qui nous entoure, tout cet appareil ordonné par votre douleur l'augmente & ne la peint pas: c'eſt dans nos cœurs que STANISLAS s'eſt préparé un deuil digne de lui; c'eſt dans le mien que j'ai puiſé ſon Eloge; c'eſt dans le vôtre, Meſſieurs, que je le dépoſe.

PREMIERE PARTIE.

LES mortels, dit le Sage, toujours flottans dans leurs pensées ne forment que des projets incertains (*a*). Foibles & bornés, souvent nous ne voyons pas les choses qui sont ; le présent nous échappe, comment l'avenir se dévoileroit-il à nos regards indiscrets ? Tel est cependant, Messieurs, l'orgueil de l'homme; il voudroit briser les liens qui attachent son sort aux volontés suprêmes de son Dieu; il forme dans son conseil téméraire des projets ambitieux de gloire & de fortune; il s'aveugle dans ses succès & ses revers sur la main toute puissante qui dispense les uns & les autres; abandonné à lui-même, puisqu'il veut l'être, à son orgueil dans la prospérité, il en abuse; à sa foiblesse dans les disgraces, il tombe & ne se releve pas.

Plus sage & plus heureux est celui qui, convaincu de l'incertitude de la prudence humaine, n'attend ses destinées que de la Providence ; tel a été STANISLAS. Examinons-le, Messieurs, dans les époques principales d'une vie aussi glorieuse que longue, nous le verrons toujours être l'objet particulier des soins de cette sage & attentive Providence. Conduit par elle au comble de la prospérité, il en justifiera la sagesse : précipité dans un abîme de malheurs il en éprouvera

---

(*a*) *Cogitationes mortalium timidæ & incertæ providentiæ nostræ.* Sap. 9.

les miracles : & de ſes diſgraces-mêmes naîtront le bonheur de ſa vieilleſſe & la gloire immortelle de ſa maiſon. Toujours grand, toujours courageux, & ſur le Trône & dans l'infortune, il conſervera dans les perpétuelles viciſſitudes de ſa deſtinée, & juſques dans l'âge le plus avancé, ce caractere d'intrepidité & de force que la Providence donne à ſes adorateurs : *Dedit Dominus ipſi fortitudinem & uſque in ſenectutem permanſit illi virtus, ut aſcenderet in excelſum terræ locum ; & ſemen ipſius obtinuit hereditatem.*

Si la naiſſance ſeule faiſoit les Rois, l'élévation de STANISLAS au Trône de Pologne ne ſeroit qu'un événement naturel dans l'hiſtoire de ſa vie. Citoyen d'un Etat vaſte & puiſſant qui jouit du privilege preſque toujours dangéreux de ſe donner un maître, il comptoit parmi ſes ayeux une foule de Héros qui avoient réuni & juſtifié les ſuffrages de la nation. Mais ſujet auſſi fidele aux loix de ſa Patrie que digne de lui en donner, il ne voyoit dans la gloire de ſes ancêtres qu'un motif puiſſant pour marcher ſur leurs traces, & mériter comme eux, un Trône auquel la vertu ſeule peut donner des droits. C'étoit à ce titre que l'occupoit alors un Prince qui comme STANISLAS devoit montrer au monde un exemple frappant des adorables viciſſitudes de la Providence. L'orage ſe forme ſur la tête d'Auguſte ; Charles outragé & implacable a juré ſa perte ; déja il a parcouru en vainqueur l'immenſe eſpace qui ſembloit devoir arrêter ſa vengeance ; la Pologne a reconnu pour

protecteur celui qu'elle craignoit pour maître ; les intrigues se nouent, les partis se divisent, les factions se multiplient, la République se souléve, le Trône chancele..... Dans cet état de trouble & d'agitation si propre à mouvoir les ressorts d'un cœur ambitieux, qui pouvoit à plus juste titre que STANISLAS former des prétentions au Trône ? Qui pouvoit les soutenir & les faire valoir avec plus d'avantages ? Issu du sang des Rois, possesseur d'immenses richesses, maître d'une armée qui s'étoit donné à lui : quels moyens pour l'ambition ? STANISLAS, Messieurs, n'avoit que celle d'être utile à sa patrie. Plus jaloux de lui donner la paix que de lui imposer des loix, il épuise toutes les ressources d'un génie vaste & fécond, d'un cœur droit & sincere pour concilier le Souverain & la Nation, pour fixer invariablement les bornes de l'autorité de l'un & de l'indépendance de l'autre. Quel sera la recompense des démarches d'un citoyen sage & éclairé que la Providence montre déja à la Pologne comme le Monarque qui lui étoit destiné ? Les desseins de Dieu se déployent, ils vont s'accomplir avec un éclat inattendu. La Confédération de Varsovie confie au génie du jeune STANISLAS une négociation délicate autant qu'importante. Le sort de la République entre les mains, il se présente à Charles ; il parle : Charles qui se connoît en Héros se retrouve lui-même avec étonnement dans le jeune Palatin : Cet homme, dit-il, sera toujours mon ami, la Pologne n'aura point d'autre Roi : il dit, & la Pologne couronne STANISLAS.

Ne croyez pas, Meſſieurs, qu'une élévation auſſi ſoudaine ait été un de ces caprices de la fortune, par leſquels, pour me ſervir un moment du langage du monde, elle ſignale quelquefois ſon empire. Non : STANISLAS, au jugement même de la politique la plus profonde dans ſes vues, la plus difficile dans ſon choix, méritoit le Trône que la Providence lui offre. Une éducation digne de ſa naiſſance & de ſon rang avoit développé en lui toutes les qualités qui forment les grands Rois. Sage & prudent, libéral & magnifique, franc & ſincere, doux & affable, il avoit captivé dans la plus grande jeuneſſe la confiance de ſes compatriotes, attiré les éloges & les graces de ſon Prince & l'admiration des étrangers. A ces qualités ajoutez un courage ferme & intrepide, une ſage œconomie, une tempérance étrangere au climat, un cœur inacceſſible aux foibleſſes de l'humanité, un détachement rare des commodités de la vie, un talent plus rare encore de ſe conſerver des amis dans un temps où l'intérêt ſeul & la cabale formoient des liaiſons : à ces avantages joignez encore ceux que donne une phiſionomie heureuſe, un corps endurci à la fatigue, une dextérité ſinguliere dans tous les exercices, des talens de tous les genres. Je vous le demande, Meſſieurs, un Prince qui réuniſſoit en ſa perſonne tant de qualités & à un dégré auſſi éminent, ne méritoit-il pas d'être l'ami de Charles XII : & l'ami de Charles XII pouvoit-il ne pas être comme lui l'ornement d'un Trône ?

Auſſi, Meſſieurs, l'élévation de STANISLAS fut-elle confirmée par la Confédération de Varſovie avec un enthouſiaſme également honorable à la nation & à ſon Roi. Ceux-là même dont elle déconcertoit les projets ambitieux, ne juſtifierent leur oppoſition à STANISLAS que par un prétexte qui ſeul fait ſon éloge. Il eſt trop jeune, diſoient-ils. . . . . Ah ! mes chers compatriotes, que n'étoit-il encore au printemps de ſes jours lorſque la Providence nous a ſoumis à ſon empire : c'eut été pour nous le comble de ſes bienfaits ! Il vivroit encore, ce cher Prince ; la longue carriere qui lui étoit deſtinée aſſureroit à nos neveux le bonheur dont nous avons joui & nous épargneroit le déſeſpoir de lui ſurvivre ! Il vivroit encore ; la douce erreur de nos deſirs qui nous le faiſoit croire immortel comme ſa gloire, ne ſeroit point encore diſſipée ; nous ajouterions nos jours aux ſiens ; nous prolongerions par notre amour & par nos vœux le cours d'une vie dont le terme fatal nous avoit d'abord paru être celui de notre bonheur. Pardonne, ô France ! pardonne à notre douleur. Tu nous as donné STANISLAS : ce bienfait ſeul ſeroit le garand de notre amour & de notre fidélité envers toi, ſi on pouvoit douter de l'amour & de la fidélité d'une nation qui a toujours été l'idole & idolâtre de ſes Souverains.

STANISLAS, que les oppoſans à ſon élection trouvoient trop jeune pour être Roi, étoit cependant, Meſſieurs, ce même STANISLAS, qui plus jeune encore avoit été élu deux fois par ſes concitoyens pour aſſiſter

en

en qualité de Nonce aux Diettes de la nation ; le même qui avoit justifié leur choix par la sagesse de ses conseils, par l'éloquence persuasive de ses discours. C'étoit ce même STANISLAS qui avoit déja mérité les regards, l'estime & la confiance du plus grand Roi, qu'avant lui la Pologne ait mis sur le trône. Le même qui avoit parcouru en sage, les principales Cours de l'Europe ; le même dont la renommée avoit trahi les précautions que lui suggéroit une modestie inséparable du mérite. C'étoit ce même STANISLAS qui avoit été jugé digne de complimenter la Veuve de Sobieski, sur la mort de ce grand Roi, que bientôt il devoit faire revivre en l'imitant. Le même qui avoit courageusement étouffé la voix puissante de l'intérêt personnel, pour ne consulter que l'intérêt de sa patrie dans le choix d'un maître. C'étoit ce même STANISLAS qui avoit déja garanti la Pologne du brigandage d'une armée sans chef, en acceptant l'autorité dangereuse que cette armée lui offroit sur elle ; le même qui, fidele à son Roi dans le sein du parti qui avoit juré sa perte, avoit fait pour sa cause des efforts aussi généreux qu'inutiles ; le même qui par son courage & sa fidélité méritoit le Trône d'Auguste, puisqu'Auguste devoit descendre du Trône. C'étoit ce même STANISLAS qui, connoissant le caractere inflexible de Charles & sa haine implacable, avoit eu la magnanimité de lui porter des paroles de paix qui auroient assûré le repos de l'Etat, si l'opiniâtreté de Charles n'eut pas été aussi étonnante que la générosité de STANISLAS. Le même enfin qui,

convaincu, malgré lui, de la néceſſité d'une élection nouvelle, avoit combattu avec force le refus que le Prince Alexandre faiſoit d'une Couronne dont il ſe montroit lui-même ſi digne en n'y penſant pas.

STANISLAS n'avoit pas eu la foibleſſe de briguer le Trône; il n'eut pas celle de le refuſer. Le citoyen accepta une Couronne qu'avoit dédaigné le Philoſophe. Oui, Meſſieurs, l'amour ſeul de la patrie détermina STANISLAS à prendre les renes d'un gouvernement orageux, qui ne promettoit à ſon chef que des dangers & la gloire de les ſurmonter. STANISLAS les ſurmonta tous. Un ſeul étoit digne d'effrayer ſon cœur; c'étoit celui de vaincre par les armes, des concitoyens cheris qu'il ne vouloit ramener que par des bienfaits. La colere ambitieuſe de Charles ſeconda les vues patriotiques de STANISLAS. La Saxe devenue le théâtre de la guerre, offrit à ſon bras des exploits dont ſon cœur n'eut pas à gémir; il eut la gloire d'en faire la conquête ſans en faire le malheur; le ſang de ſes ennemis n'empoiſonna pas le plaiſir de les avoir vaincu: Punitz, la Viſtule, le Bug, le Grodno avoient vu dans STANISLAS le héros guerrier; la Saxe plus heureuſe ne vit en lui que le héros pacificateur à Altranſtadt.

Un cœur auſſi noble, auſſi généreux, un cœur qui chériſſoit & reſpectoit l'humanité dans ſes ennemis même, pouvoit-il ne pas ſubjuguer enfin tous les cœurs? Envain donc la cabale s'efforce-t-elle de lui ſuſciter de nouveaux concurrens; envain la Moſcovie voudroit-elle ranimer

un parti qui n'a plus de chef : STANISLAS reconnu par Auguſte ne trouve plus que des ſujets fideles. A ſon approche toutes les factions ſe réuniſſent, l'intrigue diſparoît; il regne, la Pologne eſt heureuſe.

Un coup d'œil, Meſſieurs, ſur la chaîne des événemens qui ont amené celui-ci. La Pologne avoit un maître, la Livonie gémiſſoit ſous l'empire tyrannique du ſien ; Auguſte veut l'en délivrer, cette entrepriſe fait éclore un héros. Charles XII vainqueur de la Ruſſie & du Dannemarck, tandis qu'on le croyoit encore livré aux douceurs du trône, arrive en Pologne & la ſubjugue. Plus ambitieux de faire des Rois que des conquêtes, il deſtine la Couronne d'Auguſte au fils de Sobieski. Ce Prince eſt enlevé à ſes projets; STANISLAS eſt envoyé par la nation pour porter la nouvelle de cet événement à Charles qui ne le connoiſſoit pas; Charles l'entend, le juge digne du trône & l'y place : n'eſt-ce pas là, Meſſieurs, l'homme de la Providence ?

C'eſt elle qui avoit donné STANISLAS à la Pologne pour en faire le bonheur; c'eſt elle auſſi qui pour le nôtre, pour celui de la France, pour la gloire de STANISLAS, prépare, arrange, conſomme la révolution des Empires. Ici, Meſſieurs, va ſe déployer à nos yeux tout le néant des grandeurs humaines, toute la puiſſance de l'Être Suprême, tout l'héroiſme du fidele adorateur de la Providence. STANISLAS regnoit à peine; à peine la Pologne goûtoit-elle les

douceurs d'un gouvernement ſage & tranquille, qu'elle ſe voit replongée tout-à-coup dans les horreurs d'une guerre inteſtine & ſanglante : Charles avoit vu flétrir ſes lauriers à Pultava ; Pierre plus grand encore par ſes travaux utiles que par la défaite de Charles, avoit forcé ce ſuperbe diſpenſateur des Trônes à mandier loin de ſes États un aſile dans ſes malheurs. STANISLAS les partagea comme il avoit partagé ſa gloire. Ennemi de Pierre, parce qu'il étoit l'ami de Charles, il éprouva comme lui l'aſcendant du Héros Moſcovite ; mais il ne ſe roidit pas comme lui contre les inévitables décrêts de la Providence.

Un homme pus grand que ſes malheurs fait bien voir qu'il n'en eſt pas digne. STANISLAS vérifia bientôt cette maxime qu'il nous a donné depuis dans une collection qui fait également l'éloge de ſon eſprit & de ſon cœur. (*b*) Il pouvoit s'affermir ſur le trône par ſon courage ; il eut le courage bien plus grand d'en deſcendre. Il y étoit monté en ſage, il en deſcendit en Héros. Je le ſais, Meſſieurs, l'ambition n'admirera pas une démarche dont elle ſe ſent incapable ; elle ne ſait que s'élever & dominer : STANISLAS a ſu ſe mettre au-deſſus de l'élévation, il a ſu dominer l'ambition elle-même. Il en avoit ſans doute ; car quel eſt le Prince, quel eſt l'homme qui n'en ait pas ? mais auſſi quel eſt le Prince qui comme STANISLAS auroit ſacrifié une Couronne au deſir de voir ſa patrie

(*b*) Œuvres du Philoſophe bienfaiſant. *Ce qui ſe trouvera écrit en lettres italiques dans ce Diſcours, eſt extrait du même ouvrage.*

heureuse ? Ce n'est pas la foiblesse qui fait tomber le sceptre de ses mains : s'il le céde aux efforts victorieux de ses ennemis ; s'il dédaigne la gloire meurtriere de le teindre du sang de ses compatriotes, c'est pour prodiguer tout son sang à l'amitié, à la reconnoissance qu'il doit à Charles son bienfaiteur, son ami. O prodige de magnanimité ! STANISLAS descend du trône pour procurer la paix à son peuple ; & les efforts qu'il auroit pu faire pour s'y maintenir, il les consacre à la défense du Trône de son ami ! Il fait plus, Messieurs ; obligé de fuir il s'oublie lui-même ; il ne voit que le danger de Charles. Il vole en Suéde pour précipiter les secours ; ils lui manquent, il ne se rebute pas ; il affronte tous les périls d'un voyage long & difficile pour obtenir l'acquiescement de Charles à un projet de paix qui attachoit son salut à l'abdication de STANISLAS. Je le répéte, *un homme plus grand que ses malheurs fait bien voir qu'il n'en est pas digne.*

La Providence, cependant, lui en préparoit de plus grands encore ; il falloit qu'il en essuyat toutes les épreuves pour développer dans tout son jour le caractere d'intrépidité & de force qu'elle avoit mis en lui. Auguste n'étoit plus. La Pologne le pleuroit & se préparoit à le remplacer. Il ne manquoit à la gloire de STANISLAS que de réunir tous les suffrages de la nation ; il les réunit : il ne manquoit à ses disgraces que de descendre encore du trône ; il en descendit, mais toujours en Héros plus grand que ses disgraces. Son concurrent étoit encore

un Auguſte ; il avoit les vertus de ſon pere ; il en eut auſſi les ſuccès. Une ville ſeule , connue dans l'hiſtoire par ſa fidélité inviolable, balançoit la fortune du vainqueur. STANISLAS, plus ſenſible à l'attachement déſintéreſſé de ces fideles ſujets, qu'à la lâche déſertion des autres, s'enferme dans Dantzig, réſolu de partager avec eux tous les dangers d'une défenſe glorieuſe. Ah Prince que faites-vous, & qu'allez-vous devenir ? Déja la place eſt inveſtie , & n'attend plus de ſecours que de votre préſence & d'elle-même ; déja les feux ennemis ont réduit votre Palais en cendres ; déja la ville a ſoutenu ſur ſes ruines un aſſaut auſſi meurtrier que glorieux ; déja Monty a épuiſé toutes les reſſources d'un zele infatigable ; déja Poniatowski a vu le généreux Hunnuber, victime de ſes inquiétudes ſur votre ſort , tomber & mourir à ſes genoux ; déja l'ennemi exige impérieuſement que vous ſoyiez livré entre ſes mains ; déja il foudroye la ville pour venger un refus qui ne méritoit que ſon admiration. Dans des circonſtances auſſi critiques, qu'attendrons nous de STANISLAS ? Qu'il ranime par ſes diſcours le courage abbatu d'un peuple plus fidele encore que malheureux ? Non , Meſſieurs , trop de ſang a coulé pour la défenſe d'un Prince qui acheteroit de tout le ſien le bonheur de ſon peuple. *Que Dantzig faſſe la paix & m'abandonne*, c'eſt le dernier ordre que STANISLAS lui donne comme ſon Roi , c'eſt la priere qu'il lui fait comme ſon ami. Pour lui, ferme & intrépide au milieu de l'orage , il forme le projet le

plus hardi , le plus téméraire ; ſi cependant on pouvoit l'être en s'abandonnant à la Providence. C'eſt elle , c'eſt cette Providence toute puiſſante qui juſtifiera la confiance de STANISLAS par des miracles ; elle ravira à ſes ennemis tout le fruit de leurs travaux , en dérobant une tête ſi précieuſe à leurs pourſuites opiniâtres ; elle le conduira , comme par la main , à travers tous les dangers d'une fuite auſſi étonnante par le ſuccès qui la ſuivra que par la hardieſſe qui l'entreprend ; elle veillera ſur tous ſes pas pour écarter les piéges dont ſeront ſemés tous ſes pas. *Elle réglera les ſentimens de ceux que l'intérêt lui a donné pour guides, & qu'un plus grand intérêt peut engager à le trahir ; elle applanira tout devant lui , juſqu'à le rendre comme inviſible à ceux même qui étoient envoyés pour le reconnoître ;* elle ſoutiendra ſon courage contre les fatigues incroyables d'un voyage long , précipité & difficile ; mille fois elle lui ôtera toute eſpérance de ſalut pour lui faire mieux ſentir qu'il ne doit attendre ſon ſalut que d'elle ; pendant trente ans enfin , elle recevra de STANISLAS & de ſon peuple les témoignages ſolemnels de la reconnoiſſance due à ce bienfait.

Pour donner le dernier trait au tableau des diſgraces de STANISLAS , & des attentions miraculeuſes de la Providence ; vous parlerai-je des trames ténébreuſes ourdies contre ſa perſonne ſacrée , avant ſa ſeconde élection ? Vous les avez vu, Providence adorable de mon Dieu , & vous n'avez pas permis que le meilleur des hommes tombat dans les pieges de la ſcélérateſſe :

vous les avez vu, & ſans doute vous ne les avez dévoilé à la face de l'univers que pour immortaliſer la clémence magnanime de votre Héros : vous les avez vu.... mais oublions pour l'honneur de l'humanité, qu'il y a eu des hommes aſſez atroces pour attenter aux jours d'un Prince qui faiſoit la gloire & les délices de l'humanité. Jettons, jettons ſur ces forfaits un voile éternel ; levons celui qui couvroit encore les deſtins de la France.

L'Europe avoit les yeux fixés ſur LOUIS. Ce Prince que Dieu avoit conſervé à la France pour la conſoler des pertes qui l'affligeoient, préſageoit déja ce regne glorieux qui fait aujourd'hui les délices de la France ; il en ornoit le trône & ne le partageoit pas encore ; il étoit au moment de choiſir une Reine. Marie Leſzczynska méritoit l'honneur de ſon choix ; elle pouvoit l'attendre & ne l'attendoit pas. Toute l'ambition de ſon cœur vertueux étoit de faire par ſa tendreſſe le bonheur d'un pere dont la tendreſſe faiſoit tout le ſien. Il étoit digne de LOUIS de placer ſur le trône une Princeſſe née à l'ombre du trône, & que la Providence n'éloignoit de celui de ſes ancêtres que pour lui en donner un plus digne d'elle, & pour l'accompliſſement de ſes deſſeins miſéricordieux ſur la France. Graces immortelles vous en ſoient rendues, ô mon Dieu ! vous aviez formé l'union du ſang auguſte de STANISLAS au ſang auguſte de LOUIS ; vous avez béni votre ouvrage. Une génération nombreuſe entoure le trône & l'affermit ; le coup terrible qui vient de lui être porté l'a

l'a fait gémir ſans pouvoir l'ébranler. Non, les larmes dont nous arroſons encore le tombeau de Monſeigneur le Dauphin, ne ſont que l'hommage déſintéreſſé que nous devons à la religion & à l'humanité dont il étoit le héros. L'eſpérance du trône eſt ſur le trône-même ; le Bien-aimé de la nation, l'auguſte Princeſſe que le Ciel n'a ſemblé vouloir nous ravir que pour la convaincre par une nouvelle preuve, qu'en partageant le trône de LOUIS, elle partage auſſi l'amour de ſes peuples, LOUIS & MARIE combleront nos vœux par les proſpérités d'un regne qui ne peut être aſſez long ; ils eſſuyeront les larmes que répandent des Princeſſes éplorées ſur la perte d'un frere chéri, d'un tendre époux que la conformité de vertus leur uniſſoit plus étroitement encore que les liens du ſang & de la religion. Réunis à l'ombre du trône ils formeront, de concert & par leurs exemples, les Rejettons précieux du trône ; le ſang de France, de Pologne & de Saxe qui coule dans leurs veines, fera revivre en eux LOUIS, STANISLAS & AUGUSTE.

Les différentes deſtinées qu'avoit éprouvé STANISLAS *dans le cours de ſa vie, lui avoient appris à ſupporter avec force & égalité d'ame, les viciſſitudes des choſes humaines, & à adorer la Providence dans quelque ſituation il lui plût de le mettre.* Elle ſe laſſa enfin d'éprouver un Prince dont elle avoit aſſez développé la conſtance. STANISLAS avoit ſacrifié une Couronne à la paix de l'Europe, l'Europe s'acquitta envers STANISLAS en lui donnant la Lorraine.

Meſſieurs, je le dis avec confiance ; la Providence en le mettant ſur le Trône de nos Ducs, le dédommageoit des épreuves qui avoient traverſé ſa carriere, & lui aſſûroit une vieilleſſe heureuſe & tranquille. Aux yeux de l'ambition, la Pologne étoit un théâtre plus propre à la flatter; aux yeux du ſage, la Lorraine étoit un port plus ſûr, un azile plus digne de le fixer. Elle fixa STANISLAS. Nous l'avons vu, pendant trente ans du regne le plus paiſible, jouir du plaiſir délicieux d'être adoré de ſon peuple. Mille fois nous l'avons vu dépouiller la Majeſté du trône pour recevoir les témoignages de notre tendreſſe & de notre attachement : dans la ſimplicité la plus aimable, ſans autre cortége que ſes vertus, ſans autre garde que notre amour; nos cœurs le reconnoiſſoient & le nommoient : quel plaiſir pour le ſien ! Quel plaiſir pour STANISLAS lorſque LOUIS rendu aux vœux ardens de la France, vint combler les ſiens & partager avec lui l'hommage de nos cœurs ! Lorſqu'Adélaïde & Victoire vinrent diſputer avec nous de tendreſſe pour ſa perſonne, & d'admiration pour les monumens de ſa magnificence ! Quelle joye pour STANISLAS, lorſqu'une auguſte Reine, une fille tendrement chérie, eſt venu recevoir ſes embraſſemens paternels dans un ſéjour, que depuis long-temps il s'étudioit à rendre toujours plus digne d'elle ! Quel triomphe pour lui, lorſqu'échappé il y a huit mois à la premiere maladie qui nous ait allarmé pour ſes jours ; il revint dans cette Capitale ! Nos cœurs volerent au-devant

de lui; ils verſerent dans le ſien ces épanchemens de joye qu'aucune expreſſion ne peut rendre ! Quel préſage conſolant pour le cœur de STANISLAS, lorſqu'il a vu nos larmes arroſer les cendres d'un Prince qui n'a regné qu'un moment ſur nous (*c*) ! Ce moment a ſuffi pour lui mériter notre amour & nos regrets ; à quels excès d'amour & de regrets ne devoit pas s'attendre STANISLAS ! Il les voyoit, Meſſieurs, ces regrets ; loin de troubler ſon bonheur, ils y mettoient le comble ; il ſe ſurvivoit à lui-même, il jouiſſoit déja de ſa mémoire. L'image de la mort, ce terme fatal, où vient preſque toujours échouer le courage le plus intrépide, il l'enviſageoit avec cette fermeté inébranlable qui le caractériſoit. Que les Princes qui n'ont vécu que pour eux-mêmes, s'éffrayent à l'idée ſeule du tombeau, nous n'en ſommes pas étonnés. Nous avons vû STANISLAS deſcendre froidement dans le ſien pour en ordonner la ſtructure : mais que dis-je ? froidement ! nous l'avons vû égayer le ſéjour ſombre de la mort, & nous n'en avons pas été ſurpris. Le paſſé le raſſuroit ſur l'avenir : comblé des bienfaits de la Providence, il les avoit conſtamment mérité en ſecondant toutes ſes vues.

(*c*) L'Empereur François I.

SECONDE PARTIE.

DIEU a dit aux Rois : Vous êtes des dieux ; mais il ne veut pas qu'ils s'en prévalent. Auſſi mortels que les derniers des hommes, ſujets comme nous aux maladies & aux miſeres de l'humanité, ils ne ſont dans l'ordre de la nature que ce que nous ſommes tous : s'ils l'oublient, la mort bientôt vient déconcerter leur orgueil, & l'enſevelir avec eux dans la nuit du tombeau : *Ego dixi, dii eſtis vos, vos autem ſicut homines moriemini.* Quel eſt donc le caractere de divinité qui éleve les Princes de la terre au-deſſus d'eux-mêmes ? C'eſt, Meſſieurs, d'être ſur la terre les miniſtres de la Providence ; c'eſt d'être les arbitres de la deſtinée du monde. Dieu donne de mauvais Rois dans ſa colere, & c'en eſt le comble : dans ſa miséricorde il en donne de bons, & c'eſt le plus grand de ſes bienfaits. Heureux les peuples qui ſavent le mériter ! Heureuſe ma Patrie d'avoir été digne de STANISLAS ! La Providence vouloit ſans doute récompenſer l'attachement inviolable à ſes Princes & à la Religion, en lui donnant un Prince le bienfaiteur de l'humanité, & le protecteur de la Religion : *ut viderent omnes quia bonum eſt obſequi ſancto Deo.*

» La nature crie aux plus puiſſans, comme aux plus » abjects des hommes, qu'ils ſont tous membres d'un même » corps (*a*) ». Ce cri puiſſant de la nature fut le principe

(*a*) Œuvres du Phil. Bienfaiſant, tom. 4. pag. 101.

toujours actif des bienfaits de STANISLAS. Je n'entreprendrai pas de le ſuivre dans la carriere immenſe que ſon cœur lui a tracée ; ce diſcours a des bornes, & STANISLAS n'en a pas mis à ſes bienfaits. Un coup d'œil ſur l'hiſtoire de ſon regne, ſur les monumens qui l'éterniſent, nous montrera un Bienfaiteur éclairé, ſage & magnifique.

Bienfaiſance éclairée dans ſes vues. Il n'arrive que trop ſouvent, Meſſieurs, que le Prince le plus libéral eſt auſſi le plus inutile à ſon peuple. Si à la bonté du cœur qui répand des bienfaits, il ne joint pas les lumieres de l'eſprit qui doivent diriger un cœur bienfaiſant ; il fera des heureux, ſon peuple ne le ſera pas. La générosité qui ſeme aveuglément, fait la fortune des particuliers ; le bonheur public eſt attaché aux lumieres du Prince bienfaiſant. Le plaiſir de donner ſuffit à un cœur qui n'eſt que généreux ; la raiſon qui dirige le bienfaiteur éclairé, donne le prix aux bienfaits. Mais cette raiſon qui ne veut que le plus grand bien, qu'il eſt rare de la trouver dans les Princes les plus généreux ! Nés dans l'opulence, élevés dans le faſte, ils ne voyent que ce qui les environne ; le peuple, cette portion ſi intéreſſante de l'Etat, le peuple dans le lointain n'attire pas leurs regards diſtraits, la flatterie intéreſſée écarte les malheureux & leurs défenſeurs, pour envahir des faveurs & des graces qu'elle ne mérite pas & qu'elle abſorbe. STANISLAS entraîné par le penchant de ſon cœur qui le portoit à donner, éclairé des lumieres pures de la raiſon qui lui montroient les objets véritablement dignes de ſes bienfaits,

ſecoua les préjugés de la grandeur. Il avoit dit : *Je voudrois qu'il y eût moins de diſtance entre le peuple & les grands :* il franchit cet intervalle ; il entendit la voix de la nature, il en exauça le vœu. Bienfaiſant comme elle, il répandit ſes bienfaits ſur tous les ſujets ſoumis à ſon empire : il étudia les beſoins de ſon peuple avec autant d'attention que les autres en ont à écarter d'eux l'image triſte du beſoin ; il ſembla craindre qu'un ſeul n'échapat à ſa libéralité. Je ne rappelle pas ſeulement ici (*b*), des établiſſemens formés par STANISLAS, en faveur du Corps défenſeur de l'Etat : la Nobleſſe par elle-même attire les premiers regards du Souverain ; celle de Lorraine par ſon mérite fixa toujours ceux de STANISLAS. Je ne me borne pas aux précautions que lui a dicté ſon cœur contre la ſtérilité des campagnes : les premiers beſoins de l'humanité ne pouvoient échapper à la vigilance de l'ami des hommes. Je ne dis rien de ſon attention généreuſe à épargner à l'amour propre la honte de dévoiler des beſoins qu'on ne lui ſoupçonne pas. Je ne parle pas des aziles ouverts à l'orphelin, des reſſources aſſurées à l'indigent, des ſecours procurés à l'infirme : ces objets ſi intéreſſans par eux-mêmes auroient épuiſé la bienfaiſance de STANISLAS, s'ils avoient fixé ſeuls ſes regards paternels. Mais non, il eſt une claſſe d'hommes qui devroit être la premiere dans notre eſtime, ſi la premiere

---

(*b*) Chaque mot qui va ſuivre, déſigne un bienfait ſignalé du Roi. Pour les bien connoître, il faut recourir au Recueil imprimé de ſes Fondations.

place ſe donnoit à l'utilité des ſervices. Ces citoyens auſſi obſcurs que laborieux, ces hommes dont les travaux nouriſſent l'orgueilleuſe opulence des villes, périſſoient dans l'éloignement des ſecours que la médecine prête à la nature épuiſée ; les campagnes que l'épidémie ne dépeuploit pas, incendiées ou ravagées par les fléaux du Ciel, refuſoient à leurs habitans éperdus un azile & du pain. STANISLAS a tout prévu, ſes regards ont parcouru les campagnes & s'y ſont arrêtés ; ſon cœur s'eſt attendri, ſes mains ſe ſont ouvertes, & les campagnes ont été ſemées de ſes bienfaits. Des remédes ont arrêté les progrès de la contagion, des ſecours ont réparé les ravages des flammes ; la ſanté, l'abondance & la joye ont reparu ; elles béniront à jamais le Prince bienfaiſant qui les a rappellés.

Vous le bénirez, Meſſieurs, nous le béniſſons avec vous, ce Prince bienfaiſant & éclairé dans ſes bienfaits. Nous raconterons à la poſtérité que le Commerce reconnoiſſant, a décerné des honneurs funébres à STANISLAS ſon protecteur ; nous lui dirons que STANISLAS, Roi s'eſt fait gloire d'être l'*Avocat du Commerce* quand il n'a pû en être le Juge ; nous lui dirons avec quelle ſagacité il en avoit ſaiſi les principes, avec quel zele il en a favoriſé les progrès, avec quelle générosité il en a prévenu les beſoins & réparé les pertes. Jouïſſez, Meſſieurs, de la conſidération & de l'eſtime que STANISLAS avoit pour votre état ; travaillez avec confiance à enrichir la Patrie ; la fortune n'a plus de

vicissitudes pour vous, STANISLAS vous a mis à l'abri de ses revers. Un fond inépuisable, un fond qui croîtra toujours avec le temps qui détruit tout, éternisera vos ressources, votre reconnoissance & la gloire de STANISLAS.

Aussi sage dans ses moyens qu'éclairé dans ses vues, il a imprimé à ses bienfaits un caractere de solidité qui assûre à nos neveux le bonheur de le voir dans ses monumens. L'histoire vante la bienfaisance des Trajan, des Tite, des Marc-Aurele, des Antonin. STANISLAS a surpassé ses modeles : il n'aura pas, comme eux, besoin de l'histoire pour immortaliser ses bienfaits, ils formeront eux-mêmes le corps de son histoire. *Il ne suffit pas à un Souverain de remédier aux abus de son siecle ; il doit préparer des remedes aux maux a-venir.* Maxime précieuse ! Elle a dicté à STANISLAS les précautions les plus sages, les plus propres à tarir la source des maux qui affligent l'humanité. Il ne suffisoit pas à son cœur d'avoir garanti son siecle des ravages de l'épidémie ; il a voulu préparer aux siecles futurs les secours & les lumieres d'une Société de Savans dans l'art qui a pour objet la conservation de l'espece humaine. Il ne s'est pas contenté de maintenir les loix établies, d'en créer de nouvelles, de développer à son siecle les vrais principes de la législation civile ; il a voulu donner un frein éternel à l'esprit de chicane, en le soumettant aux décisions d'une Chambre éclairée, d'un Tribunal gratuit spécialement accessible à l'indigence opprimée. Ce n'étoit pas assez pour lui

d'éclairer

d'éclairer ſon ſiecle par ſes écrits, de le prémunir contre les ſophiſmes d'un auteur auſſi connu par ſes talens, que par ſes efforts ingrats pour décrier les talens : il a voulu bannir à jamais l'ignorance, cette ſource féconde de tous les vices. Le peuple le plus groſſier a des Maîtres: la jeuneſſe eſt élevée dans les ſciences de ſon âge : les curieux vont puiſer dans un tréſor abondant & public : les Savans, réunis en Société, amaſſent des connoiſſances & les répandent; excitent l'émulation & la couronnent: l'inſtruction, l'exemple, la gloire & l'intérêt, ces reſſorts ſi puiſſans de l'ame, tout concourt à développer le génie & les talens de la Nation. Voilà, Meſſieurs, ce que peut, en faveur de l'humanité, *un Roi l'ami des hommes, & l'homme de ſes ſujets.* Voilà ce que STANISLAS a fait pour nous.

La poſtérité pourra-t-elle croire que tant de bienfaits ſoient ſortis d'un tréſor auſſi modique que l'etoit celui de STANISLAS? Providence de mon Dieu! que ne lui donniez-vous des richeſſes égales à ſon cœur! Il l'auroit exécuté, ce projet ſi digne de vous & de lui, ſi honorable à l'humanité ; ce projet qui pendant pluſieurs années a été la matiere de ſes méditations les plus profondes, l'objet de ſes plus ardens deſirs ; le projet de bannir la mendicité de ſes Etats! Il ne l'a pas fait : que dis-je, Meſſieurs! Il l'a fait devant Dieu, puiſqu'il a deſiré de le faire. Il l'a fait pour notre reconnoiſſance, puiſque ſes moyens ſeuls ont pû borner ſes bienfaits.

Jouïſſons-en, Meſſieurs, de ces bienfaits: ils ne ſont pas

le fruit du crime, la dépouille du peuple, la ſubſtance des malheureux. C'eſt de ſa ſubſtance même que STANISLAS nous nourrit ; c'eſt dans les reſſources d'une économie ſage qu'il trouve nos reſſources ; c'eſt en s'appauvriſſant qu'il nous enrichit... En s'appauvriſſant ! Non, Meſſieurs, ce malheur n'eſt pas à craindre pour le Bienfaiteur de l'humanité. Que STANISLAS en ait épuiſé tous les deſirs, qu'il en ait prévenu & ſoulagé tous les beſoins, qu'il ait déployé ſur ſes enfans toute la tendreſſe d'un bon pere, il lui reſte encore aſſez de richeſſes pour étaler toute la magnificence d'un grand Roi.

Dans ces jours de larmes & de triſteſſe, au milieu de cette pompe funebre, me ſera-t-il permis, Meſſieurs, de vous retracer cette pompe triomphale, ce jour à jamais mémorable, où STANISLAS le Bienfaiſant érigea dans nos murs le monument le plus auguſte à LOUIS le Bien-aimé ? » Qu'il étoit glorieux pour vous, diſoit Pline à Trajan, » ce jour où vous fites votre entrée triomphante dans » Rome ! *Qui dies ille quò deſideratus urbem tuam » ingreſſus es !* » Qu'il étoit bien plus glorieux pour vous, ô mon Roi, ce jour que vous conſacriez à la gloire de LOUIS ! Non, l'hiſtoire dans ſes faſtes, ne préſente pas de plus grands ſpectacles. Qu'étoit-ce, après tout, que ces triomphes tant vantés ? Hélas ! Meſſieurs, leur ornement le plus ordinaire étoit le ſang ; les chaînes & les dépouilles d'un peuple malheureux ; le vainqueur les étaloit avec orgueil, l'humanité les enviſageoit avec horreur. Ici elle promene ſes regards

avec complaiſance ſur tous les objets qui l'environnent. Elle voit un Prince qui deux fois lui a ſacrifié le Trône, un Prince dont tous les jours ont été marqués par des bienfaits, dont le regne a été le ſien : elle voit l'image d'un Roi, le pacificateur de l'Europe, le Bien-aimé de ſon peuple : elle voit les Arts enfans de la Paix & de l'Abondance, ſe diſputer la gloire d'immortaliſer STANISLAS; elle nous félicite, Meſſieurs, d'avoir été ſeuls les inſtrumens de ſa magnificence. Qu'il eſt glorieux pour nous en effet, que STANISLAS ait trouvé dans ſes ſujets des talens pour ſes grands deſſeins ! L'Europe vient tous les jours admirer nos chefs-d'œuvre : dans ſon étonnement elle demanderoit quel eſt le génie créateur de toutes ces merveilles, de quelles mains ſont ſortis ces miracles, ſi elle ne connoiſſoit STANISLAS & ſon peuple. C'eſt lui, c'eſt ſon amour pour nous qui a fait éclore une Ville nouvelle dans le ſein de cette Capitale : l'admiration des étrangers flattoit bien moins ſon cœur, que le plaiſir de nous voir heureux & contens. C'eſt notre amour pour lui qui a développé en nous des talens dignes de ſa bienfaiſance magnifique. Que les étrangers nous admirent, nous diſons comme STANISLAS: Eh que nous importe l'admiration des étrangers, pourvu que STANISLAS ait trouvé ſon bonheur dans le nôtre ?

Il en a joui, Meſſieurs, de ce bonheur pur & parfait qui conſiſte dans celui de ce qu'on aime. Il a vu nos tranſports, & il les a partagés. Il a vu tous les ordres de l'Etat porter au pied du Trône les effuſions de la tendreſſe

& de la reconnoiſſance ; il a vu le peuple dans l'yvreſſe de la joie, forcer les barrieres qui étoient entre le Trône & lui ; & manquer, pour ainſi dire, au reſpect dû à ſon Roi, pour ne lui montrer que ſon amour : quel exemple pour les Rois ! quel triomphe pour les peuples !

Quel exemple encore pour les Rois, quel triomphe pour la Religion qu'un Roi le diſciple fidele, le défenſeur zélé, le bienfaiteur magnifique de la Religion ! Telle eſt la condition dangereuſe des Rois : ils ſemblent ne naître que pour les autres. Comptables à l'humanité du bonheur & du malheur des peuples, ils le ſont à la Religion des vertus & des vices qu'ils leur inſpirent. Le Paganiſme même a reconnu l'importance attachée aux mœurs du Prince, leur influence néceſſaire ſur les mœurs publiques. Le peuple, diſoit un Ancien, eſt entre les mains du Prince comme un inſtrument flexible qu'il dirige à ſon gré, non par la force de l'autorité, mais par l'empire de l'exemple. Si le paganiſme, cette religion commode qui autoriſoit les paſſions en les diviniſant, avoit beſoin de l'exemple de ſes Princes pour ſoumettre les peuples au joug du devoir, de quelle importance n'eſt-il pas pour le Chriſtianiſme que les Princes ſoient les Apôtres de leurs peuples, par l'exercice des vertus ſublimes qu'il preſcrit, & des devoirs difficiles qu'il impoſe ? Auſſi, Meſſieurs, les Princes véritablement Chrétiens ont-ils toujours été l'objet le plus digne des éloges de la Religion. Je le répete avec complaiſance, dans le ſein même de votre ſanctuaire,

ô Religion ſainte ! ma Patrie a toujours été votre aſyle ; toujours vous avez vu dans la piété de nos Princes, le modele de cette piété qui caractériſe la Nation. C'eſt ſans doute pour perpétuer ſon empire, que vous avez inſpiré à STANISLAS les ſentimens religieux qui éclatoient dans toute ſa conduite. Quel aſcendant en effet, Meſſieurs, ne doit pas avoir ſur les peuples l'exemple d'un Prince, qui avec toutes les connoiſſances d'un génie vaſte & univerſel, s'eſt aſſujetti à toutes les pratiques de la Religion ; d'un Prince, qui au milieu des dangers du trône, a conſervé une vertu rare dans les états moins dangereux ; d'un Prince enfin, qui dans toutes les circonſtances d'une vie longue & agitée, n'a jamais démenti les principes qu'il avoit puiſés dans la Religion.

J'admire plus la Religion, diſoit STANISLAS *dans les petites pratiques de piété qu'elle inſpire aux gens d'eſprit, que dans les grandes choſes qu'elle fait entreprendre au commun des hommes* (*e*). Principe lumineux dont lui-même il fournit l'application ! Qu'eſt-ce que la Religion dans le commun des hommes ? Elle ne peut être pour tous le fruit de l'étude ou de la réflexion ; elle eſt dans pluſieurs un ſentiment qu'ils doivent au bonheur d'une naiſſance & d'une éducation chrétiennes ; Dieu ne demande qu'au petit nombre l'examen & les lumieres. La plûpart croyent, parce qu'ils ſont aſſurés qu'il faut croire ; la docilité eſt le principe de leur foi, l'autorité la juſtifie,

---

(*e*) Réflexions ſur divers ſujets de morale.

l'exemple la ſoutient ; & loin de rejetter les hommages de cette heureuſe ſimplicité, la Religion les commande & les couronne. Auſſi, Meſſieurs, quels que ſoient les efforts de l'incrédulité pour décrier le culte extérieur qui la gêne, ils ne détruiront pas un ouvrage que le Tout-puiſſant ſoutient par la foi même du plus ſimple fidele. Faut-il cependant entrer en lice avec l'incrédule ? Voici le triomphe le plus flatteur pour la Religion. Voyez, lui dirai-je, un Roi philoſophe s'aſſujettir à toutes ces pratiques qui ſcandaliſent votre orgueil. STANISLAS, la lumiere des Rois, ce Politique profond qui a calculé avec tant de juſteſſe les véritables intérêts de ſa patrie, qui a obſervé avec tant de ſagacité les vices de ſon gouvernement; STANISLAS qui a donné des reglemens & des modeles à une Société de Savans dont il étoit le Fondateur; STANISLAS dont le mérite littéraire a enlevé les ſuffrages d'une Académie célebre d'Italie; STANISLAS dont l'Europe admire le génie fécond dans les monumens innombrables de ſa magnificence, n'a pas cru dégrader ſon eſprit en le ſoumettant aux lumieres de la foi ; avilir la majeſté du trône en abaiſſant ſon front dans la pouſſiere, pour rendre hommage au Roi des rois. Vrai philoſophe, il avoit étudié la Religion pour l'apprendre, & non pour la combattre. C'eſt parce qu'il étoit philoſophe, qu'il a vu que la *Religion n'a d'autre choſe à craindre que de n'être pas aſſez approfondie ;* c'eſt parce qu'il étoit philoſophe, qu'il a ſu ſe défier des préjugés & de l'entêtement d'une raiſon

présomptueuse qui voudroit tout approfondir. Il n'a pas jetté, scrutateur téméraire de la Divinité, des regards curieux sur des Mysteres qui ne sont point proposés à la philosophie. Il a connu les bornes qui séparent la foi de la raison, & il les a respectées. Aussi docile qu'éclairé, il a reçu les lumieres de la foi avec reconnoissance, il en a adoré les ténebres avec soumission. Philosophe, mais en chrétien, il savoit douter dans les matieres qui n'intéressent pas la foi ou les mœurs, & alors le doute étoit ou une précaution de sa sagesse, ou une défiance modeste de ses lumieres. Mais s'agissoit-il de la Religion? *Il ne prenoit pas un effronté pyrrhonisme pour de l'esprit* (*f*); il savoit croire ce qu'il ignoroit, & ce qui est encore plus rare parmi les Savans, *il savoit ignorer ce qu'il ne pouvoit savoir* (*g*): Philosophe, mais en chrétien, il savoit que *où la Religion parle, la raison n'a droit que d'écouter* (*h*). Delà cette soumission aveugle aux décisions de l'Eglise, cet attachement inviolable à son Chef, ce respect pour ses Ministres, cette fidélité religieuse à son culte. Delà cette vénération profonde dont il étoit pénétré pour le plus auguste comme le plus incompréhensible de nos Mysteres. Avec quelle édifiante piété n'assistoit-il pas tous les jours au Sacrifice non sanglant de l'Agneau sans tache! Tandis que l'orgueilleuse

(*f*) Œuvres du Philosophe bienfaisant, tom. 3. pag. 313. Réponse à la Lettre d'un Ami.

(*g*) Ibid. tom. 4. Réflexions sur divers sujets.

(*h*) Ibid.

incrédulité daignoit à peine fléchir le genouil devant le Saint des Saints, ce Prince auguſte, proſterné contre terre, s'anéantiſſoit devant lui juſqu'à la conſommation entiere du Sacrifice. Avec quelle édifiante piété n'accompagnoit-il pas le Corps adorable de JESUS-CHRIST dans ces jours privilégiés où il veut bien parcourir nos rues & nos places publiques! Tandis que l'indifférence des mauvais chrétiens ne voyoit dans ces ſolemnités, qu'un ſpectacle propre à amuſer leur loiſir & à exercer leur diſſipation, ce Prince auguſte, dans le recueillement le plus profond, annonçoit au monde la Majeſté de l'Etre ſuprême qui ſe fait ſuivre reſpectueuſement des Princes de la terre. Avec quelle édifiante aſſiduité ne venoit-il pas rendre ſes hommages à la Mere de Dieu, dans ce Temple conſtruit par ſa piété, orné par ſa magnificence, aujourd'hui, hélas! le triſte dépoſitaire de ſes cendres! Combien de fois ce Temple n'a-t-il pas retenti des éloges dûs à STANISLAS, à ſa piété tendre envers MARIE, à ſon attachement au culte que lui rend l'Egliſe, à ſon zele pour les intérêts de ſa gloire! Combien de fois n'a-t-il pas eſſuyé les fatigues d'un voyage pénible à ſon âge, pour ſatisfaire ſa dévotion à la Croix adorable de JESUS-CHRIST! *Ad vos, Reges, ſunt hi ſermones mei:* c'eſt à vous, Princes de la terre, que s'adreſſe cet exemple. On épuiſe tous les efforts de l'art pour tendre des piéges à l'innocence; elle ne peut, ſans rougir, parcourir vos jardins; l'hiſtoire, déja trop fréquente en monumens de licence & d'effronterie, ne ſuffit pas au luxe corrupteur;

on

on fait encore revivre les obſcénités les plus honteuſes de la Fable. Venez apprendre de STANISLAS à ſanctifier la magnificence du Prince par la piété du Chrétien. Et vous, peuple fidele, allez avec confiance vous délaſſer dans ces jardins délicieux que nous devons à STANISLAS; la Religion vous verra avec complaiſance aux pieds de cette Croix qui en fait le plus bel ornement; elle vous conduira elle-même par-tout, & par-tout vous trouverez des monumens de la piété de STANISLAS, & des alimens à la vôtre.

En ai-je aſſez dit, Meſſieurs, pour confondre l'incrédulité par l'exemple d'un Roi philoſophe & fidele aux pratiques de la Religion? Faudra-t-il encore percer les ténebres reſpectables dont il s'enveloppoit pour vaquer plus librement aux exercices de la piété? Faudra-t-il dévoiler ce qu'il cachoit ſi ſoigneuſement? La ferveur de ſes prieres, la ſévérité de ſes jeûnes, le recueillement de ſes méditations; je le dirai, même après ſes plus intimes confidents, l'auſtérité de ſes macérations. Faudra-t-il vous dire qu'il obſervoit ſi religieuſement l'abſtinence preſcrite, qu'au lit même de la mort il a fallu tromper ſa délicateſſe pour lui faire prendre des alimens qu'il ne ſe croyoit pas permis? Des traits de cette nature, une piété auſſi exacte feroient l'éloge d'un particulier; dans un Prince c'eſt l'exemple le plus rare, c'eſt un prodige.

Un prodige encore bien digne d'admiration, c'eſt que STANISLAS au milieu des dangers de la grandeur, a conſervé une modeſtie chrétienne, très-rare même dans les états moins expoſés.

Tel eſt l'avantage du Miniſtere que j'exerce aujourd'hui ; c'eſt que, pour le remplir dignement, je n'ai qu'à copier les expreſſions du Héros que je loue. Il s'eſt montré dans ſa conduite, il s'eſt peint dans ſes ouvrages. *Un des écueils*, écrivoit-il à la Reine ſa fille, *un des écueils contre leſquels la vertu du Héros s'eſt ſouvent briſée, eſt le ſuprême dégré de puiſſance & de gloire, qui réveille dans preſque tous les cœurs celle de nos paſſions la moins conforme à la raiſon, & néanmoins la plus difficile à vaincre ; je parle de l'orgueil.* STANISLAS avoit cependant de la fierté, Meſſieurs ; mais quelle fierté ? *Celle d'une ame qui retrouvant en ſoi l'empreinte de la magnificence & de l'immenſité du Dieu qui l'a formée, mépriſe tout ce qui eſt borné, & n'aſpire qu'à des biens qui répondent à la nobleſſe de ſon origine.* Prenez garde à la force de ces expreſſions que j'emprunte encore de STANISLAS. Il retrouvoit en lui l'empreinte du Dieu qui l'avoit formé, & l'orgueil ne veut rien tenir que de lui-même. Il mépriſoit tout ce qui eſt borné, & l'orgueil aveugle ne s'attache qu'à des objets bornés & mépriſables. Il n'aſpiroit qu'à des biens qui répondiſſent à la nobleſſe de ſon origine, & l'orgueil inconſéquent n'aſpire qu'à des biens dont l'origine baſſe & ſouvent criminelle devroit le faire rougir. STANISLAS avoit de l'ambition : oui, Meſſieurs; mais c'étoit de cette ambition chrétienne que la Religion ſeule inſpire ; de cette ambition noble & éclairée dont Dieu eſt le principe & la fin. Bien différente de celle qui enivre les Princes de la terre,

elle n'inſpiroit à STANISLAS que du mépris pour cette élévation dont ils ſe glorifient, que du dégoût pour les éloges que la flatterie leur prodigue. STANISLAS les méritoit ſans doute ces éloges; mais ce qui eſt bien plus rare, il méritoit qu'on les lui épargnat. Inacceſſible à la foibleſſe des grands qui veulent être loués, il avoit l'ambition de n'employer qu'à ſe rendre louable le temps qu'ils perdent à goûter l'encens des louanges. Incapable de l'orgueil qui les recherche, incapable encore de la fauſſe modeſtie qui feint de s'en croire indigne, il les rejettoit pendant ſa vie, dans la crainte qu'elles n'altéraſſent l'humilité chrétienne dont il reconnoiſſoit le devoir; il les attendoit de la poſtérité, comme un hommage indifférent à celui qui le reçoit; précieux à la Religion & à l'humanité qui le conſacrent, utile aux Princes qui voyent le tableau de leurs devoirs dans l'éloge d'un Prince religieux & bienfaiſant.

Que les Princes apprennent donc de STANISLAS à dépouiller l'orgueil de la grandeur, s'ils veulent être véritablement grands. Ils ſont des dieux; mais ils ſont des hommes, & c'eſt à des hommes qu'ils commandent. Ce principe ſacré qui doit préſider à leur éducation, STANISLAS le puiſa dans lui-même. Elevé dans les maximes du deſpotiſme le plus abſolu, appellé deux fois à gouverner un peuple qui ne connoît point de milieu entre la ſervitude & l'indépendance, il n'a exercé ſur nous que l'empire des loix douces & humaines qui aſſurent l'autorité du Prince & protégent la liberté du

peuple. Dès qu'il a connu ces loix, il les a religieusement observées. *Cette premiere regle de la justice, qui est le fondement de toutes les sociétés*, SUUM CUIQUE, *à chacun le sien*, il ne l'a jamais violée.

Redites-nous-le, vous tous dont il a employé les travaux! avec quelle scrupuleuse exactitude il vous en donnoit le salaire & la récompense. Victimes tous les jours de la mauvaise foi des particuliers qui vous contestent ou vous retiennent le fruit de vos peines, STANISLAS avoit la délicatesse de ne pas même vous le faire attendre. Dans les derniers jours d'une maladie aigue, qui lui permettoit à peine de penser à lui, il s'est tendrement occupé de vous, il a voulu ne laisser après lui que la reconnoissance de ses bienfaits & l'admiration de sa justice.

Redites-nous-le, ô vous qui avez eu le bonheur d'approcher STANISLAS, vous les amis d'un Roi qui n'en eut que de vertueux; vous sur-tout illustre Pontife, (*f*) que des liens plus particuliers ont attaché long-temps à son auguste Personne; vous, dont la naissance, les dignités & les vertus ont mérité ses attentions, son estime & son amour. Redites-nous-le, avec quelle aimable franchise, quelle respectable sincérité il se dévoiloit à vos yeux. *La dissimulation d'un Roi ne doit aller que jusqu'au silence:* combien encore ne lui en coûtoit-il pas pour respecter ces bornes que lui-même avoit posées!

(*f*) Son Eminence Monseigneur le Cardinal.

Redites-nous-le, mânes de CATHERINE, auguſte & digne épouſe de STANISLAS : vous aimiez en lui *le grand homme*, *l'honnête homme*, *plus encore que le Roi & l'Epoux*. Quel Epoux cependant, Meſſieurs ! le plus tendre & le plus fidele. Pendant quarante ans il a fait le bonheur de CATHERINE OPALINSKA : bonheur pur, l'eſprit & la vertu qui les uniſſoient, en étoient le principe ; bonheur ſolide, il a toujours été à l'abri des viciſſitudes que la fortune leur a fait éprouver ; bonheur parfait, jamais l'intrigue ne l'empoiſonna par ſes écarts.

Inébranlable dans les principes de ſa Religion, STANISLAS en a conſtamment reſpecté les devoirs. Toujours le même, il ignoroit cette logique dangereuſe des paſſions, qui voudroit aſſujettir la loi aux circonſtances des temps, des lieux & des états. Dans tous les temps l'œil de la Religion a éclairé ſa conduite ; dans la jeuneſſe, pour le garantir des pieges dont elle ne ſe défie pas ; dans la force de l'âge, pour maîtriſer les paſſions qui le tyranniſent ; dans la vieilleſſe, pour ſanctifier un âge qu'on croit trop communément pouvoir conſacrer au repos & à l'indolence. Dans tous les états de ſa vie il a adoré la Providence qui le conduiſoit : dans la proſpérité, il en a reçu les faveurs avec reconnoiſſance ; dans les revers, il a béni avec ſoumiſſion la main toute-puiſſante qui le frappoit ; ſur le Trône, il a fait regner avec lui la vertu qui l'y avoit placé ; loin du Trône, il n'en a paru que plus digne par ſes vertus. Ainſi, Meſſieurs, ainſi la Religion nous éleve-t-elle au-deſſus

de nous-mêmes. O vous donc, que la sévérité de sa morale épouvante ; vous chrétiens lâches & pusillanimes, qui reculez à la vue de vos devoirs; ô vous sur-tout, Princes & Rois, vous les modeles de la terre, les arbitres des mœurs publiques, apprenez par l'exemple de STANISLAS ce que vous devez à la Religion, ce qu'elle attend, ce qu'elle exige de vous ! Il en a été le disciple fidele, le protecteur zélé, le bienfaiteur magnifique.

Pourquoi faut-il, Messieurs, que j'abrége un Éloge que vous écoutez avec tant de complaisance ? Je n'ai fait que parcourir rapidement l'histoire de STANISLAS ; déja cependant je touche aux bornes que l'usage me prescrit, & je vois encore devant moi une carriere immense. Je vois un Roi s'arracher aux douceurs du Trône pour prendre en mains la défense de la Religion. Je vois un Philosophe bien différent de ceux qui aujourd'hui usurpent & dégradent ce beau nom, consacrer ses talens & ses veilles à la vengeance de la Divinité outragée ou méconnue par le philosophisme de nos jours. Jouissez de votre triomphe, Religion sainte, il falloit pour votre gloire que toute la puissance des Empereurs, que tous les effors de la sagesse mondaine se réunissent contre vous. Une Religion qui dès son origine rencontre des obstacles aussi insurmontables en apparence & qui les surmonte, est évidemment une Religion divine : mais une Religion qui subjugue les Rois & les Sages eux-mêmes, qui captive leur esprit & leur

cœur, qui de ses ennemis en fait ses apologistes ; une religion qui oppose à un peuple d'incrédules un Roi Philosophe. , ah ! Messieurs, quel terme assez énergique exprimeroit le caractere de divinité que j'apperçois dans cette Religion ? Que l'enfer ramasse donc toutes ses forces, qu'il vomisse de son sein des ennemis de la Religion, plus redoutables encore, s'il est possible ; que *sous un air de savoir & d'intrépidité il masque l'ignorance & la foiblesse de ses supports* ; ne craignons rien pour la Religion, Messieurs, le Philosophe chrétien triomphera toujours. Armés de ses principes nous défierons l'incrédulité, & elle succombera. J'en atteste cette école célebre (*g*) qui donne des Docteurs à la religion, des défenseurs à la Foi. Elle a vu dans STANISLAS la gloire & l'espérance de la Religion ; elle lui a rendu un hommage qui fait l'éloge de ses lumieres & de son zele ; elle conserve précieusement dans ses fastes, elle a cru devoir exposer aux yeux de l'Europe chrétienne le suffrage dont il a honoré ses censures. J'en atteste ce monument auguste du zele & de la bienfaisance de STANISLAS ; ce Séminaire vraiment royal érigé par lui pour l'accroissement de la Religion & le soulagement de l'indigence. Quelle ressource pour la Foi, quelle digue à l'irréligion, dans les lumieres, le zele & les travaux des ouvriers apostoliques qui jusqu'ici ont secondé avec tant de succès le zele bienfaisant & éclairé de STANISLAS. J'en atteste

---

(*g*) La Sorbone.

les réglemens ſages qui dirigent & conſacrent à la Religion les établiſſemens de STANISLAS, qui ſemblent avoir le moins de rapport à ce grand objet. Quelles précautions n'a-t-il pas priſes pour inſpirer à la jeune Nobleſſe Militaire le reſpect du Dieu des armées. J'en atteſte l'irréligion elle-même : a-t-elle jamais oſé ſe montrer aux yeux de STANISLAS, elle qui oſe tout? Na-t-elle pas toujours craint de ſcandaliſer ſes oreilles, elle qui ne craint pas de ſcandaliſer la foi, le public, les loix, la nature & la raiſon ? J'en atteſte toute la vie de STANISLAS : nous l'oppoſerons toujours avec ſuccès aux déclamations de l'incrédulité. Qu'elle nous montre dans ſes Héros, ce caractere ſoutenu de force & d'intrépidité que nous avons admiré dans STANISLAS, cette égalité d'ame que la proſpérité la plus brillante n'enivre pas, que les diſgraces les plus profondes n'abattent pas. Qu'elle nous faſſe voir dans ſes partiſans, cette bienfaiſance éclairée, ſage & magnifique qui a mérité à STANISLAS le ſur nom le plus précieux à l'humanité ; cette modeſtie ſincere, cette juſtice exacte, cette probité inviolable, cette ſévérité de mœurs, cette franchiſe de caractere. Non, Meſſieurs, il n'appartient qu'à une Religion divine de former des hommes auſſi reſſemblans à la Divinité ; il n'appartient qu'à un Héros de la Religion de mourir comme STANISLAS.

Sa mort, vous le ſavez, ne fut point, comme elle ſembloit devoir l'être, de celles que prépare & adoucit un grand âge, lorſqu'après avoir miné les

reſſorts

reſſorts il les briſe ſans violence. Dieu lui avoit laiſſé des forces entieres, afin qu'éprouvant toutes les rigueurs de cette ſéparation, il conſervat juſqu'au tombeau l'héroiſme chrétien qui avoit caractériſé ſa vie. Le Soleil, comme du temps du Roi Ezechias, avoit prolongé ſon cours pour prolonger le regne de STANISLAS : *In diebus ipſius retro rediit ſol & addidit regi vitam.* Nous eſpérions encore de longs jours pour lui, nous les demandions au ciel, & il nous les a refuſé. Il l'enléve ! & comment ? . . . . O mes chers compatriotes, nous frémiſſons au ſouvenir ſeul de cet affreux accident ; les ſanglots étouffent nos vœux, nous ſuccombons à la douleur, & STANISLAS, l'objet de notre conſternation, eſt tranquille. Il s'étoit joué, pour ainſi dire, avec la flamme meurtriere qui conſumoit ſes jours ; il conſerve au milieu des douleurs les plus aigues, cette paix inaltérable, cette ſérénité d'ame, cette gayeté même qui avoit fait ſon caractere de tous les temps : il eut voulu nous la communiquer. Hélas ! nos cœurs ne s'ouvroient plus à un ſentiment ſi doux. La mort, l'impitoyable mort s'avance avec toutes ſes horreurs, & léve déja ſon bras affreux. STANISLAS reçoit le coup fatal avec un courage qui me manque pour vous le peindre. J'épargne à ma foibleſſe & à votre douleur un triſte récit, & je me tais . . . .

Du ſein de ce tombeau, une voix s'adreſſe à vous, Dieu juſte ! c'eſt votre juſtice qu'elle implore. Juge des Rois, s'écrie STANISLAS, je me préſente à votre Tribunal redoutable ; ſouvenez-vous de tout le

bien que j'ai fait au peuple confié à mes mains : Les regrets de la Pologne qui n'a pu me conſerver ; les larmes de la Lorraine qui m'a perdu ; les gémiſſemens de l'orphelin qui redemande ſon pere , de l'indigent à qui je laiſſe du pain, de l'ignorant que j'ai fait inſtruire, du ſavant qui me doit ſes lumieres ; la ville que j'ai décorée & enrichie, la campagne que j'ai ſemé , le commerce que j'ai protégé , les arts que j'ai fait fleurir ; la chicanne aux abois, la Juſtice triomphante ; toutes ces voix ſollicitent une récompenſe : *Memento meî , Deus meus , in bonum , ſecundùm omnia quæ feci populo huic.* Souvenez-vous , Seigneur , de tout ce que j'ai fait pour votre Religion , ſon culte, ſes Miniſtres, ſes Temples & ſes cérémonies. J'ai été le fidele diſciple de cette Religion ; j'en ai obſervé les pratiques, pratiqué les vertus ; je l'ai prêché par mes exemples, je l'ai défendu par mes écrits, je l'ai enrichi par mes bienfaits ; je lui ai dotté des Apôtres, érigé des Temples ; j'ai embelli ſon culte , conſacré celui de votre Cœur adorable ; ô mon Dieu , c'eſt de lui, c'eſt dans lui que j'attends ma récompenſe : *Memento meî, Deus meus, & ne deleas miſerationes meas quas feci in domo Dei mei & in ceremoniis ejus....* Digne Miniſtre , uniſſez à cette voix de tous les ordres de l'état, une voix plus puiſſante encore. Faites parler le ſang de l'Agneau, réclamez en faveur de l'homme de la Providence les miſéricordes du Seigneur ; la Providence, en le récompenſant , ſe couronne elle-même.

FIN.

HONNEURS FUNEBRES

Rendus à TRÈS-HAUT, TRÈS-PUISSANT ET TRÈS-EXCELLENT PRINCE STANISLAS I. ROI DE POLOGNE, DUC DE LORRAINE ET DE BAR; *par les Juges-Conſuls de Lorraine & Barrois, & le Corps des Marchands de Nancy, dans l'Egliſe du College de cette Ville, le 15 may 1766.*

AU milieu des larmes que faiſoit verſer en Lorraine la mort du Roi STANISLAS, la reconnoiſſance a dicté aux Marchands le projet de ſignaler leur douleur. Ce que leurs prédéceſſeurs avoient fait pour honorer la mémoire du Duc LÉOPOLD, ils ſe ſont preſcrit le devoir de le faire pour STANISLAS. Le premier, pour régénérer ſes Etats & pour faire renaître la Lorraine de ſes cendres, avoit établi des Manufactures, favoriſé les Arts & encouragé le Commerce, en lui donnant des Loix & des Juges. STANISLAS l'a ſecondé, non ſeulement en maintenant la Juriſdiction Conſulaire dans tous ſes droits, & le Commerce dans toute ſa liberté; mais en faiſant don au Corps des Marchands de Nancy de quarante mille livres qui ont ſervi à l'achat des maiſons ſur le terrein deſquelles la Bourſe eſt conſtruite; & de cent mille livres, qui, prêtées par petites ſommes aux Commerçants de cette Ville, forment, avec les intérêts accumulés, une reſſource que le temps qui détruit tout, ne peut que fortifier. Les Honneurs Funebres décernés en 1729, par les Juges-Conſuls à leur Souverain, tiennent encore une place diſtinguée dans les faſtes du Commerce & de la Nation: Puiſſe le monument qu'ils conſacrent à la mémoire de STANISLAS, être auſſi durable que ſa gloire !

Dans le choix qu'ils ont fait d'une Eglise qui pût répondre à leurs vues, ils se sont arrêté à celle du College, qui par sa situation dans le centre de la Ville, par sa grandeur capable de contenir une assemblée nombreuse, par la disposition de toutes ses parties dans lesquelles l'Orateur peut être facilement entendu, leur a paru remplir tout leur objet.

L'Artiste habile auquel ils se sont adressé, y a trouvé un avantage de plus. L'Eglise est peinte à fresque : les collatéraux aussi élevés que la Nef, en sont séparés par des arcades assez élevées pour laisser appercevoir d'un coup d'œil tout ce beau morceau d'architecture : la peinture du fond représente JESUS enseignant dans le Temple : des figures d'Apôtres, d'Evangélistes & de Docteurs sont peintes sur les ceintres des arcades. A ces représentations relatives à l'enseignement public, on a substitué dans le même ordre une décoration funebre, capable d'exprimer la douleur générale, & en particulier les regrets du Corps des Marchands.

Plusieurs mille aunes d'étoffes noires, distribuées avec intelligence, bouchoient tous les jours de l'Eglise, tapissoient du haut en bas les murs du fond & des collatéraux, couvroient le pavé, & ne laissoient appercevoir de toutes les parties de l'architecture, qu'autant qu'il en falloit pour donner l'idée d'un temple de marbre noir & blanc.

Dans le fond du Sanctuaire s'élevoit une Chapelle sépulchrale, construite sur les plus grands modeles. La base de cet édifice, à laquelle étoit adossé un autel à la Romaine, portoit un tombeau & à ses côtés deux Statues représentant la Lorraine & le Barrois, & exprimant, par leurs attitudes, la consternation de ces deux Provinces. La Religion assise sur le tombeau, paroissoit plongée dans une tristesse profonde à l'aspect d'un médaillon porté par deux Génies qui lui montroient l'effigie de STANISLAS. Des figures placées dans tout le contour de l'Eglise sur les ceintres des arcades, représentoient les vertus qui, dans STANISLAS, avoient fait le bonheur de ses Sujets, & la gloire de la Religion.

Les arcades étant garnies de rideaux noirs bordés d'hermines & retroussés par des cordons & glands d'argent, laissoient appercevoir les inscriptions, les devises, les trophées, les groupes d'enfans, les armoiries & les autres ornemens funebres

que le bon goût avoit placés dans toutes les parties de l'Eglise. Pour augmenter l'effet de cette décoration, le Sanctuaire étoit fermé, comme les collatéraux, par une arcade peinte, qui portoit sur le ceintre deux figures allégoriques du Commerce, & qui étoit garnie de rideaux relevés par des Génies. Cette partie n'étoit éclairée que par des lampes sépulchrales, cachées à l'œil du spectateur ; & malgré la multitude étonnante de cierges & de bougies distribuées dans le reste de l'Eglise, leur effet étoit tel que toute l'assemblée, touchée & attendrie par les divers objets qui lui rappelloient sa douleur, & par l'obscurité qui l'environnoit, croyoit s'être réunie dans le Tombeau de son Maître. Jamais on n'avoit eu moins besoin des ressources de l'art pour exciter à la tristesse ; aussi jamais pompe funebre n'inspira un silence plus triste & plus profond que celui qui régna pendant toute cette lugubre cérémonie.

Le Service avoit été annoncé plusieurs jours auparavant par des billets d'invitation. Le concours des personnes de tous les Ordres de l'Etat, & de toutes les parties de la Province, a formé une des assemblées les plus nombreuses de la Nation. Mr. l'Abbé de GRANDCHAMP, Grand Doyen de la Primatiale, assisté de M. PETIT-JEAN, Curé de S. Roch, a officié & fait les obséques. Son Eminence Mgr. le Cardinal de CHOISEUL a été présent à cette cérémonie, & y a reçu tous les honneurs dus à son rang. M. l'Abbé COSTER, Curé de Remiremont, a prononcé l'Oraison funebre pendant la Messe. Messieurs Jacques-Sébastien CHARPENTIER premier Juge-consul, Hubert Oudinot Lieutenant-consulaire, Jean-François Villiez, Nicolas Pierrot & Antoine-Remy Aubert, Consuls, en rabats & manteaux, étoient placés vis-à-vis la chaire du Prédicateur. Les dix Notables du Corps, savoir, Messieurs François Henry, Claude Cupers, Gabriel Vallette, Pierre Vallette, Jean-François Joly, George-François Petitjean, François Marin, François Harnepon, Joseph Martin & François Bonvouloir, occupoient, à la tête des Marchands, la place qui leur étoit destinée. Il y en avoit de marquées auprès du Sanctuaire, pour le Clergé & pour Messieurs les Officiers du Régiment du Roi, qui y ont assisté en grand nombre. Les avenues de l'Eglise ont été gardées pendant tout le Service, par des détachemens de ce Régiment.

INSCRIPTIONS ET DEVISES.

Pour l'entrée de l'Eglise.

STANISLAO POLONIÆ REGI,
LOTHARINGIÆ ET BARRI REGIO DUCI,
Cui
BENEFICI nomen
Sua facta meruêre,
Ætas præsens dedit,
Postera conservabit;
Mercuriales hujus Urbis Viri,
Et Mercimoniorum Præfectura Consularis,
Fautori suo ac Patrono
Ferale debitum
Persolvunt.
VIRI NANCEIANI, adeste.

Pour l'entrée du Chœur au milieu de l'Abside.

PRINCIPI
Commercii amico, Benefactori,
Humanitatis exemplari,
Divinitatis cultori sincero, pio, animoso,
Regaliter munifico,
Christianè philosopho,
Omnium horarum Heroï ac temporum.

INSCRIPTIONS mises au-dessus des arcades de la nef, & des figures posées sur les ceintres de ces arcades.

1. SAPIENTIAM invocavit... inclinavit cor PRUDENTIÆ.
Prov. ch. 2.

2. In FIDE & LENITATE ipsius elegit eum Dominus.
Eccli. ch. 45.

3. MISERICORDIA & VERITAS non deseruerunt eum.
Prov. ch. 3.

4. SPES ejus & FORTITUDO Dominus : factus est illi in salutem.
Isaï. ch. 12.

DEVISES relatives au Commerce.

Sur l'appui du Jubé.

PRÆFECTURÆ CONSULARI ÆDES DATÆ.

Un Phare.

. . . . NE DEVIUS ERROR ABRIPIAT.

J'éclaire, je préviens toute erreur dangereuse.

II.

LIBERTAS COMMERCII.

Une Main qui ouvre les portes d'une écluse un peu au-dessous d'un vaisseau marchand.

. . . OBSTANTIA PELLIT VINCULA.

J'écarte ce qui peut en retarder le cours.

III.

SUBSIDIA MERCATORIBUS IN PERPETUUM ASSIGNATA.

Une Main qui attache une voile au mât d'un vaisseau.

FACILIS MIHI CURSUS AB ILLO.

J'excite son essor, je lui donne des aîles.

Inscriptions des bas côtés.

1. En entrant à gauche.

Laudabunt alii in STANISLAO
Antiqua LESZCZINSKIANÆ Gentis ſtemmata :
Quæ non ſumeret à ſe,
Ea vix eſſe putavit ſua.
Omnibus ſe artibus bonis
Vix dum ephebus tradidit ;
Calamo, circino, penicillo
Manum exercuit,
Omnibus ſtudiorum amœnitatibus
Exornavit mentem,
Philoſophicâ fruge
Pectus implevit,
Eo ſucceſſu, dubium ut reliquerit
An plus ipſe doctrinis & artibus,
Quàm ipſi doctrinæ deberent & artes.

DEVISE,

Pour montrer que dès l'enfance STANISLAS montra des talens décidés.

Un Figuier dont le fruit ſe montre avant les feuilles, contre l'ordinaire des autres arbres.

ALII DUM SPEM, REM EGO.

Je commence par où tout autre eſt heureux de finir.

---

2. Du même côté.

Adoleſcens rei admotus publicæ,
Ita ſe omnibus, candore animi,
Morum commoditate, facilitate convictûs,
Ingenii perſpicacitate, hominum ac rerum
Peritiâ probavit ;
Ut ad privata provinciarum,

Moxque

Moxque ad publica gentis Comitia
Orator mitteretur :
Eruditus ſupra conditionem ,
Ultra ætatis ſortem ac morem ,
Cordatus ac moderatus ;
Jam tum ſpes Patriæ magna ,
Nec tantæ impar ſpei futurus.

DEVISE,

Pour exprimer que STANISLAS dès ſa plus tendre jeuneſſe ſe fit admirer dans les Diettes ; & y déploya des talens ſupérieurs.

Un Soleil naiſſant, qui à peine arrivé à la hauteur de l'horizon, l'éclaire tout entier.

QUANTUS ERIT!

Que de grandeur annonce un ſi noble début !

---

3. *Du même côté.*

Magni arbitrio Regis , gentis aſſenſu,
Merito ſuo , Rex electus Poloniæ,
Temporis brevitatem , quo potitus Sceptro eſt,
Rerum quas ſapienter fortiterque geſſit ,
Magnitudine ac numero compenſavit ;
Seque ita geſſit , ut eo faſtigio ,
Fatali rerum converſione , dejectus ;
Nihil haberet undè pœniteret eum ſuî ,
Haberet Patria unde doleret ;
Fortuna unde erubeſceret.

DEVISE,

Pour montrer que STANISLAS dépouillé de ſes Etats , ne perdit rien du cœur & de l'ame d'un grand Roi.

Un Papillon qui quitte ſes enveloppes.

CECIDIT PERSONA, MANET RES.

Il ne perd qu'un vain nom , il ſe reſte.

4. Du même côté.

Ad privati ſortem traductus,
Et à rebus ſemotus publicis,
Vacavit ſibi :
Otioque uſus negotioſo,
Meditari jam tum incœpit,
Quæ ſcripſit poſtea ſeris ætatibus,
Sed Patriæ maximè profutura :
Tum nobis Reginam eam informavit,
Quâ lætatur Gallia, quâ triumphat Religio
Et uſque triumphabit :
Poſt quod ejus beneficium ac meritum,
Cætera ejus merita ac beneficia
Propè piget commemorare.

DEVISE,

Pour exprimer le noble uſage que STANISLAS ſut faire d'un loiſir forcé.

Un Ver-à-ſoye, qui forme ſa coque dans un endroit obſcur & écarté.

QUAM PULCHRUM EST QUOD PARTURIT!

Ce loiſir apparent enfante des miracles.

---

5. En entrant à droite.

Ne, vel hìc quoque, ſua deeſſent
Laudi ac virtuti præmia,
Sceptrorum arbiter Deus
STANISLAUM Lotharingiæ præfecit Ducem;
Ut, quæ erat inter nationes fideliſſima,
Eſſet, STANISLAO Duce, feliciſſima :
Nec verò optabilius in fortuna ſua,

Aut melius quidquam vidit,
Quàm benefacere quod posset;
Nec in votis prius quidquam aut potiùs
Habuit,
Quàm ut vellet bene omnibus,
Et faceret.

DEVISE,

Pour exprimer que STANISLAS étoit digne de commander à la Lorraine, la Lorraine digne de l'avoir pour Roi.

Un Diamant de grand prix, qui surmonte une Couronne d'ailleurs riche & brillante

ORNANTUR MUTUUM.

Elle est digne de lui, comme lui digne d'elle.

---

6. Du même côté.

Urbem ditionis suæ principem,
Quam lapideam invenit,
Marmoream, immò fecit auream,
Vicis, Portis, Plateis, Basilicis
Exornavit:
Mercimoniorum libertate & patrocinio
Divitem,
Doctrinarum & Artium commerciis
Politam & eruditam,
Ædilitiis indictionibus tranquillam,
Legum aliarum sanctitate & sapientiâ
Securam ac beatam præstitit;
Ut inter Urbes, non minùs multò
Quàm ipse inter Principes, emineret.

DEVISE,

Un Paon, déployant toute la beauté de son plumage.

PARTE UT SPLENDET AB OMNI.

De tous côtés, tout y plaît, tout y brille.

7. Du même côté.

Corporibus & animis ex æquo
Cavere & mederi cupidus,
Multiplicem ignorantiæ, vitiis,
Egeſtati, morbis medicinam fecit.
Huic rei tempus, vires, vocem,
Calamum, opes, ſe totum impendit,
Impenditque ita, ut in poſteros
Tot bona propagaret, æternitati conſecraret.
Meritò Pater dicendus Patriæ,
Atque hoc nomine colendus ſemper,
Amandus, ſuſpiciendus.

DEVISE.

Une Vigne chargée de ſon fruit, & qu'elle ſemble offrir à quiconque : fruit qui peut produire de ſi heureux effets ſur les corps & les eſprits, &c.

CORPORIBUSQUE, ET MENTIBUS ÆGRIS.

Des corps & des eſprits je ſoulage les maux.

---

8. Du même côté.

Trajano humanitate par,
Auguſto, ingenii lepôre & ſalibus,
Non inferior;
Philoſophiâ & eruditione
Superior Antonino;
Eos hoc etiam longè ſuperavit,
Quòd aſſiduo veri cultu Numinis
Virtutes ſuas omnes ac dotes nobilitârit,
Dignas Deo fecerit,

Non, ut isti, per vanam apotheosim,
Communi hominum sorti eximendus,
Sed plaudente terrâ ac Cœlo,
Ab ipso Agonotheta Deo,
Inter Cœlites recipiendus, consecrandus, coronandus.

DEVISE,

Pour exprimer le détachement chrétien & évangélique de STANISLAS, bien plus occupé des intérêts du Ciel, que de tout autre, &c.

Un Globe, qui ne touche la terre qu'en un point.

QUAM NULLUM EST QUO TANGIT HUMUM?

Tient-il encore à la terre?

INSCRIPTION pour le fond du jubé qui est en face en sortant.

Quicumque
Aut tuâ motus pietate,
Aut nostrâ etiam fortasse voce
Admonitus,
Has tristes venisti ad exequias;
Nos Mercatorum Ordo,
Et Consularis Præfectura
Grates agimus, vovemusque;
Qui sic calamitati publicæ
Indoluisti, & nostræ;
Possis ut dolere nunquam.

FIN.


BIBLIOTHECA
VNIV. IAGELL.
CRACOVIENSIS